



françois bon

avancer dans
l'imprédictible
adresse aux éditeurs québécois

conférence prononcée en ouverture de l’assemblée
générale de l’ANEL, le jeudi 17 septembre 2009

© *françois bon & publie.net – tous droits réservés*

<i>Ouverture : Face Book remplace-t-il Dostoievski?</i>	4
<i>Bouleversement des modes de production : ça change quoi, à ce que nous on propose, à ce que nous on souhaite obtenir ?</i>	12
<i>Bouleversement des modes de diffusion : on a l'impression de mettre le pied en terrain glissant, d'avancer dans le brouillard – comment s'y risquer, avec quel bagage ?</i>	15
<i>Une économie de la gratuité et de la profusion : est-ce que c'est se renier que d'en accepter l'axiome ?</i>	18
<i>L'édition comme construction technique et comme validation symbolique : ce qui change.</i>	20
<i>L'écrivain, l'auteur, le droit d'auteur : changer la donne des cartes. Qui osera le premier passera devant.</i>	22
<i>Finir par deux admonestations, amicales admonestations.</i>	30

Ouverture : Face Book remplace-t-il Dostoievski?

Je voudrais partir de deux phrases, et cheminer de l'une vers l'autre.

La première : On a touché à la lecture.

La seconde : Comment avancer dans l'imprédictible ?

Toucher à la lecture, c'est à la fois une nouveauté, et pas de nouveauté.

Nouveauté, parce que la mutation qui affecte à l'heure actuelle l'ensemble des usages liés à l'imprimés est une mutation liée à l'ensemble de notre rapport au monde, incluant notre rapport à l'information, à notre espace et à notre temps immédiats. Nouveauté, parce que mutation non pas affectant un usage particulier de l'écrit, mais la totalité de notre rapport au langage, depuis les signes de la ville jusqu'à la conversation privée, via les usages du téléphone.

Mais non pas nouveauté, si on considère que la totalité de nos usages concernant l'écrit ont depuis toujours été affectés par ces mutations, un nombre de mutations très lentes, mais très complexes, qui chaque fois déjà ont rejoint la totalité de nos usages de l'écrit, et pas seulement l'univers très historiquement déterminé du livre.

Ce n'est pas nier la gravité potentielle de l'onde de choc : des métiers comme la sidérurgie ou la mine ont pu être volatilisés sans grand trouble à échelle du monde, mais immense trouble à échelle des villes ou des sociétés qui ne sollicitaient plus tant d'acier ni de fonte dans leurs véhicules ni leurs machines ni leurs chauffages d'habitation.

S'il y a une spécificité du livre, elle est fragile : le livre a la charge, en termes d'éducation, de mémoire, d'art, de culture, d'une transmission qui concerne la société tout entière, et déborde dans la part symbolique de ses valeurs. Et c'est bien ce qui complexifie et rend violent la phase de mutation : les ressources numériques deviennent progressivement principales, et le sont déjà massivement pour un certain nombre de domaines, pour ces tâches dont le livre était longtemps le seul support. Mais, dans leur jeunesse, leur explosion chaotique, et la main-mise monopolistique de quelques outils (la tendance d'Internet à s'effondrer sur lui-même en catalysant sur un nombre très restreint d'acteurs), une distension entre ces ressources et ce qui revient, en terme de culture et de transmission, à notre tâche les concernant.

Et c'est compliqué encore plus, si cette part d'une tâche liée à la communauté n'est qu'un élément partiel de l'industrie et de la distribution du livre. Qu'on a pu consi-

dérer un temps, peut-être, que la logique d’industrie était justifiée par la mission au nom de la collectivité, mais, concentrations, rationalisations, il y a longtemps que le jeu industriel a la belle part.

A-t-on encore besoin de livres ? Et, si l’affirmation du numérique se concrétise, par quoi remplacer l’ancienne fonction du livre, et y tenir un rôle ? On peut tourner le dos tout de suite à la question ainsi formulée : mais, s’il y a un chemin de crête, qui soit exercer encore ce qui nous a menés ensemble dans ce métier, ce savoir, à l’exercer de façon passionnée et responsable, l’appréhender comme possible implique de laisser de côté ce qui rassure trop facilement, l’apparente pérennité d’un système de distribution qui se manifeste à nous par la chaleur de notre bibliothèque privée, par le plaisir d’entrer dans une librairie et d’y feuilleter, fouiner, par le souvenir si dense pour chacun d’entre nous de ce que Proust nommait nos « journées de lecture ».

Rappeler que, sur des milliers de langues parlées, la plus large proportion n’a pas développé d’usages écrits.

Rappeler que la littérature, en sa définition minimum, c’est le langage mis en réflexion sur lui-même. Réflexion du langage sur lui-même : processus qui suppose qu’on l’énonce, et donc qu’on soit soi-même appelé dans cette réflexion, et réflexion qui isole le langage de ce qu’il nomme,

met en arrière-plan de ce mouvement réflexif le monde qu'il désigne et ce qu'on apprend par le langage – s'y comporter, y être ensemble, y agir.

Le langage échappe au livre : il circule hors du livre, l'information, le voyage, le fait scientifique se transmettent même hors du texte. La continuité qui pouvait nous sembler si naturelle de la correspondance privée au livre, via le roman épistolaire par exemple, ou bien un temps individuel d'écriture ressemblant tellement, par le retrait et la concentration, au temps solitaire de lecture, cette continuité a sauté.

Le micro-langage du numérique insulte-t-il à la prodigieuse aventure du langage ? En partie, si Internet, outil massif, transporte le pire avec le meilleur : mais n'est-ce pas le lot aussi des livres qu'on n'aime pas, de l'édition au rabais qui n'aurait pas sa place ici ? Mais certainement non, si nous savons pour chacun de nous ce que nous recueillons d'information et de partage privé, de réflexion sur le monde et la langue, par notre propre usage de médias comme face book ou twitter, par le fait même que, dans notre temps individuel de lecture, l'ordinateur a pris une telle place – journaux et médias traditionnels que nous consultons sur le Net, mais aussi l'univers des blogs, tel que chacun s'en construit le visage par son « agrégateur ». Et noter, comme

dans tant d'éléments lorsqu'on regarde l'histoire du livre, que l'étymologie même de *volumen* est liée à cette fonction.

Il se passe quoi, dans Face Book, d'une régression culturelle ? On installe une information, elle inclut deux rubriques : la première est celle d'un texte qui vient en chapeau, la seconde est celle qui vous demande de cocher vidéo, image, lien. En promulguant ce contenu, on lui confère statut de publication, réservée cependant à la communauté de ceux qui se sont volontairement inscrits comme récepteurs – donc non pas même statut juridique que la publication sur blog, mais la diffamation ou l'atteinte aux droits d'auteurs relèverait des mêmes limites. Ce contenu, s'il apparaît sur votre propre page comme émanant d'un de vos «amis» et que vous le relayez en cliquant sur la simple case «partager», vous en devenez vous-même l'auteur : c'était encore la conception du livre au 16ème siècle, avant que la notion d'écrivain surgisse au 17ème, voir le *Don Quichotte* d'Avellaneda, sans lequel Cervantès n'aurait probablement pas écrit la seconde et géniale partie de son vrai *Quichotte*, dans lequel l'errant chevalier emprunte les routes décrites par Avellaneda dans le faux *Quichotte*, pour montrer qu'en semblables conditions lui il procède autrement. Dans cette sélection-propagation, le même contenu, et notamment s'il

s'agit d'un lien vers un article blog, intégrant avec lui son repère visuel, le contenu du texte transmis va transiter de lui-même vers une base de récepteurs élargie, mais dont la pertinence s'effectuera d'elle-même (voir les petites fonctions de suggestion en colonne de droite) selon ce contenu. Sans doute le libraire fait-il de même : on ne change pas de nature, on change d'échelle. C'est votre propre lecture qui intervient sur le contenu et le propulse : encore hier, une amie musicienne signale qu'elle a mal à la tête, «j'aime » co-chent ses visiteurs, on est dans un déni du rôle de la langue ? Non, si on considère que ce partage avec l'univers privé de la musicienne vous confronte aussi au temps de son atelier, phases de composition, concerts, ou parfois être en tiers d'une conversation très technique sur les harmoniques du basson, et c'est tout un pan de musique contemporaine qui vous est ouvert. Et bien sûr la possibilité de basculer dans un échange en temps réel. On peut avoir deux approches de Face Book : lorsque j'ouvre ces problématiques avec mon groupe d'étudiants québécois, je constate que sur 20, 18 sont des utilisateurs de Face Book, mais que, sur les 20 aucun n'a lu un livre de Dostoievski : alors on peut fermer son sac et aller se pendre. Ou se dire : je suis responsable, non pas moi seul, mais en tant que je suis le dépositaire de mes lectures, le corps collectif – comme nous tous, dans

l'immense juxtaposition de nos singularités – de nos lectures, les colères de Gaston Miron comme l'interrogation pas évidente de savoir si ce gamin de 17 ans qui franchissait à pied, en moins de 5 jours parfois, vers 1870, les 300 kilomètres qui séparaient Charleville de Paris et s'appelait Arthur Rimbaud a quelque chose à dire à des étudiants québécois de son âge, à 140 ans et 1 continent de distance ? Se dire : ici est leur usage de la langue et leur perception du monde, j'y glisse une phrase de Rimbaud « Départ pour l'affection et le bruit neufs » et j'établis le cour-circuit, du point de vue du langage, du point de vue de la communauté et ce qui nous définit ensemble, dans leur propre usage de la langue. En anglais, statut de Face Book : « What's your mind on ? » En français : « Exprimez-vous. » La complexité du rapport à la lecture et l'écriture n'a pas changé dans ses fondamentaux : les fonctions d'information et de rapport au monde, les fonctions de correspondance privée et d'usage intime du langage, comme sa proclamation, ses colères, son adresse ou ce qu'il est – et infiniment – d'appel. Ce qui change, c'est que là où nous étions pour réguler, valider, pérenniser, nous ne sommes plus.

Il ne s'agit pas, comme on l'a dit, d'un virage numérique : dans un virage, le véhicule reste identique à lui-même, ce n'est pas le cas, et la route est la même avant, dans et

après le virage, ce n'est pas le cas non plus. Les modèles qui nous servent pour penser la mutation sont des modèle de superposition au même endroit : éclosion de nouveaux acteurs, disparition d'acteurs existants, même massifs, prolongation inchangée pour d'autres. Fissures, réductions de périmètres, éclosion de modèles bénéficiant parfois d'un appui industriel considérable et qui peuvent, à d'autres en même lieu, paraître aussi actuels qu'un squelette de dinosaure : modèles de livres numériques chrono-dégradables, drm limitant à la duplication à quatre ou six appareils. Nous inventons les dinosaures du futur, dit un camarade.

Un des éléments les plus surprenants, pour nous qui vivons de l'intérieur cette mutation – je veux dire : non pas liés à la pérennité d'une entreprise familiale ou industrielle dont il s'agit d'assurer en permanence les salaires, les bâtiments, les fonctions, mais explorant Internet de l'intérieur, c'est la façon dont nous découvrons différemment l'histoire globale de l'écrit, et devons au présent, pour disposer de quelques éléments concrets pour tenir en main ce sable d'une mutation impalpable, c'est d'avoir à remettre sur table l'histoire même du livre. Et qu'un autre paradoxe, c'est la disponibilité de ces travaux, en voilà deux par exemple : *L'apparition du livre* de Lucien Febvre, chez Albin-Michel en 1957, sous droits en France mais dans le domaine public au

Québec, et les 40 *Petits traités* de Pascal Quignard, avec un chapitre sur la page, un autre sur l'étymologie liber, un autre sur le codex... Ne faites pas, aujourd'hui, l'économie d'une remise à l'établi de ce qui fonde notre présent.

Exemples ?

Nous revisitons l'invention même de l'écriture. La tablette d'argile, objet trop sommaire pour qu'on s'y intéresse ? Contre-exemple.

Le passage progressif au papier, une affaire entendue ? Mais c'est la fonction même et les contenus de ce qui est porté par le texte qui basculent.

L'invention de l'imprimerie, une histoire suffisamment connue ? Alors on parlerait moins de Gutenberg, et plus d'Aldo Manuzio. Exemple.

Et dans cette éclosion du livre, il en est quoi de la conception du monde : le rhinocéros de Dürer, les catadioptres du Nil et les Macraéons de Rabelais.

L'apparition de la presse et la première industrialisation de l'imprimerie, affaire rabâchée ? Relisons *Le peintre de la vie moderne* de Baudelaire.

Bouleversement des modes de production : ça change quoi, à ce que nous on propose, à ce que nous on souhaite obtenir ?

Dans la discussion globale sur Internet et la mutation numérique, penser d'abord qu'elle est en vaste partie amorcée non pas depuis l'émergence de nos petits appareils à lire sans livre, mais depuis vingt ans.

Retour 1988 : évolution des machines à écrire. Réalisation du transparent flash. La correction des virgules facturée à l'unité, 7 centimes la virgule, par Jérôme Lindon qui ensuite nous en faisait cadeau. En 1990 : la « littérature MacIntosh » – parce que ça ressemble tout de suite à une page de livre, l'écrivain ne serait plus capable de se corriger, d'accumuler des étapes intermédiaires. Stratégies émergentes : Bergounioux, Novarina, Echenoz. Mais est-ce si différent des processus de Stendhal, Flaubert, Balzac ?

Et coup de fil du surlendemain : envoyez-moi quand même votre disquette. Juin 1990.

Tout cela, qui affecte la totalité de notre métier, vous le savez : on parlait de tirage. A quoi bon, lorsqu'une seule machine, dans une imprimerie d'aujourd'hui, nécessite 40 minutes de mise en place entre fin d'une passe sur précédent ouvrage, et l'instant où le suivant arrive tout broché et cellophané. On travaille par modules de trois heures, avec des points d'impression différents (c'est le fichier qui est transmis d'Albin-Michel Paris à Albin-Michel Montréal, pas les cartons de livres), on sort 3000 livres et on gère les stocks à

flux tendu, l'auteur peut corriger sans limite d'un tirage à l'autre. La mutation numérique de l'édition, c'est ce soubassement : les lois du commerce ne sont plus les mêmes, alors les lois de production ont changé aussi.

La moyenne de tirage d'un premier roman, il y a quinze ans, était en France dans une fourchette de 1500 à 2500 exemplaires, heureux ceux qui vendent entre 400 et 600 de leur livre. Mais ceux qui seront dans l'étroite base du pic de répartition vendront bien plus et bien plus longtemps. On fait comme si le système n'avait pas changé, et la production éditoriale était le reflet des interrogations d'une société, il y a longtemps qu'on n'aperçoit plus ici qu'un cimetière. Voyez la profusion en France des livres politiques : tant mieux pour la corporation des « nègres », plusieurs sont de mes proches amis, mais quelle insulte au « livre » – ce n'est pas la problématique du « livre » qui m'intéresse, mais celle de la littérature, et de ce que transmet et construit à langue de notre rapport au monde.

Comment justifier, vis-à-vis de nous-mêmes, vis-à-vis de la société, que les produits qu'on conçoit et diffuse participent d'une nécessité à l'échelle de notre communauté, à l'aune de notre *expérience intérieure* ? Le bouleversement de l'édition dans le numérique peut gagner à se poser des questions en amont, sur ses contenus même : à quel niveau de

cette nécessité rejointe ils ne craindront plus la question de leur support matériel ? À titre personnel, la disparition de l'industrie du best-seller ne me gênerait pas beaucoup, et mon plaisir d'éditeur numérique c'est aussi dans l'idée de *résistance* qu'il y a à diffuser, depuis 1996 pour certains d'entre nous, ce que nous estimons compter dans l'histoire de notre langue : *versez-nous des poisons, pour qu'ils nous réconfor-tent*, disait Baudelaire, *j'ai bu une fameuse gorgée de poison*, disait Rimbaud.

Bouleversement des modes de diffusion : on a l'impression de mettre le pied en terrain glissant, d'avancer dans le brouillard – comment s'y risquer, avec quel bagage ?

Jusqu'ici c'était simple : on envoyait nos livres en service de presse, les suppléments littéraires et magazines chroniquaient et analysaient, les bibliothécaires et libraires cochaient les articles. Ce système n'est plus prescripteur : 1, parce qu'il épouse de lui-même la maladie principale, tout le monde parle du même nombre restreint de livres, et on considère comme événement ce qui est constitué préalablement, par l'ensemble, comme événement probable. Quelquefois ça s'effondre, mais ça ne guérit pas.

Éléments nouveaux : nous-mêmes bâtissons autrement notre information. Nous construisons chacun, à notre propre usage, une cartographie de blogs et sites ultra-précis et ultra-localisés dans les domaines qui, subjectivement, nous concernent. Ce temps de lecture socialisée a remplacé le temps (ou partagé le temps préalablement non divisé) de lecture hiérarchisé, c'est-à-dire de confier à une série limitée d'organes de médiation, le choix et la validation de la prescription.

Là encore, transition : l'univers des blogs met du temps à trouver la capacité de sélection et de critères de discours dont était dépositaire l'univers critique, et n'est pas indemne des maladies de l'ancien système : on parle des livres selon le bruit qu'ils font. Et transition : les outils sont prêts, par exemple, un blogueur peut signaler de lui-même, en un clic, la diffusion d'un billet sur un livre, dans les réseaux sociaux : il pourrait le faire pareillement sur le site de l'éditeur, ou d'un réseau de libraire... à condition qu'on le laisse faire.

Transition : les maisons d'édition ont construit leurs « services de presse » en les structurant d'après le système existant de réception et prescription. Déjeuners, présentations, on sait faire. Déjà, aux auteurs, on n'envoie plus les relevés d'articles papier, on leur transmet compilation PDF.

Les maisons d'édition n'osent pas mettre en ligne les articles de la presse papier : droits d'auteurs. Mais les journalistes, eux, qui se battent dans leur organes de presse pour assurer leur propre validation en tant que critique, ne demandent que ça, qu'on fasse circuler leurs articles. On en compte de plus en plus qui reprennent leur chronique papier sur un blog personnel, ou sur blog de leur organe de presse, cela tend même à se généraliser.

Mais les maisons d'édition ne franchissent pas le seuil du web 2.0 : «on n'a pas les sous pour embaucher quelqu'un d'autre » – mais le matériau qui serait à diffuser sur le web est déjà dans les ordinateurs de la maison. On voit quelques tentatives d'utiliser Face Book ou twitter, mais dans une logique d'annonce : là encore, il faudrait comprendre qu'un relais comme Face Book s'appréhende depuis une pratique. Qu'il vaudrait mieux, peut-être, dialoguer avec ceux qui déjà y sont prescripteurs : donc reconnaître aux blogues et sites de littérature d'être des partenaires professionnels. Ce que ne comprennent pas les éditeurs (je ne parle que des Français, bien sûr), c'est que leur personnel le plus jeune, lui, est déjà massivement utilisateur des réseaux sociaux : il suffirait de les laisser faire. Seulement voilà, c'est cette acceptation là du risque qu'ils ne prennent pas. On accepte qu'un informaticien soit jeune, on a nettement plus de mal à

laisser une stagiaire ou une jeune employée prendre en main la communication web 2.0 de la maison.

On peut déplorer, regretter : ah, le temps où on co-chait d'une croix article dans le Monde, article dans Libé... Maintenant, à l'auteur, on dit : « On parle beaucoup de ton livre... », et les journaux préfèrent vous avoir en entretien (les mêmes questions, en général) plutôt que produire eux-mêmes une analyse : le numérique n'est pas responsable de la dérive, au contraire, lui seul peut la contre-balancer. On est passé dans une univers de prescription faible, mais de sources bien plus larges, associées à une logique de micro-prescription spécialisée : appréhender la spécificité web de la prescription n'est pas une sorte de sous-métier de vos services de presse. Ce virage n'est pas pris.

Une économie de la gratuité et de la profusion : est-ce que c'est se renier que d'en accepter l'axiome ?

Le web est gratuit, la gratuité tue la création. On trouve tout et n'importe quoi. À quoi bon acheter quand on a tout à disposition.

Est-ce que c'est une nouveauté ? La bibliothèque était autrefois une accumulation : on la constituait presque comme portrait d'une vie. On dispose, pour de nombreux écrivains, de l'inventaire de la bibliothèque. Le catalogue de

l’éditeur se constituait lui aussi comme cette totalité avec asymptote. L’industrie l’a remplacé par une logique de flux : produire, acheter, pas de livre en fonds de librairie s’il ne se vend pas à 6 exemplaires par an, temps moyen de présence en librairie tous livres confondus 6 semaines. L’idée de la profusion indifférente n’est pas une invention du Net, elle a été créée par l’évolution récente de l’industrie éditoriale.

Avec mon 1er chèque de droits d’auteurs (3500F, éditions de Minuit, septembre 1982 : «je ne verse jamais d’à-valoir à mes auteurs, ça ne porte pas chance »), j’achète un Flaubert en 16 tomes au Club de l’Honnête Homme (je l’ai toujours) et un réfrigérateur (je ne l’ai plus). Si ma fille souhaite lire Flaubert, je lui achète sous forme livre, et un livre qui lui appartienne, pas un vieux à moi, qui n’ai jamais aimé lire un livre déjà lu. Mais, pour mon propre usage, je préfère ma version numérique de la Correspondance, la recherche plein texte bien plus efficace que n’importe quel index, et le site des brouillons de *Madame Bovary*, où on voit littéralement le livre s’écrire.

Ma bibliothèque d’auteur ne peut pas se permettre d’impasse : auteur, j’ai à maîtriser, c’est ma discipline, l’histoire de la langue. Mais le numérique porte massivement cette bibliothèque dans mon ordinateur. Part de marché en moins pour l’édition, les classiques ? Certainement moins

que les dictionnaires, encyclopédies, revues spécialisées massivement commercialisées par les banques de données, ou les guides de cuisine.

Considérer cette transition comme un crime contre la culture ? Alors ce sont les bibliothèques, de ville ou d'université, qui devraient le plus s'en plaindre, elles qui avaient à charge de rendre possible et cohérente cette accumulation générale, d'en organiser la médiation. Justement, si l'important c'est la médiation, le voyage et l'aventure dans les ressources, et leur découverte, la bibliothèque ne perd pas à exploiter les ressources numériques.

L'édition comme construction technique et comme validation symbolique : ce qui change.

Est-ce qu'un nouvel axiome ne serait pas : les produits qui ont constitué notre patrimoine industriel ne sont pas transposables dans ce nouvel univers de la profusion et de la médiation. Mais il y a place, peut-être, pour des produits d'une conception nouvelle, pour lesquels notre savoir faire est encore une réserve potentielle de validité industrielle — notez que je prends un certain nombre de précautions avec les mots.

Exemple : la notion d'accès remplace la notion d'objet.

Vous avez déjà tout. Mais à quoi bon l'accès à 800 000 livres de Google, si vous n'avez pas idée de ce que vous cherchez ? Les bibliothécaires travaillent beaucoup sur l'idée de *sérendipité* (encore une invention littéraire, vers 1860, les *Princes de Serendip*) : comment accéder à ce que vous ne cherchez pas, mais qui vous convient ? Dans la logique d'accès, peu importe que vous soyez propriétaire de l'ensemble de bits dit PDF ou ePub, dans la masse de ce dont vous disposez déjà. Vous reconnaîtrez l'éditeur au confort de lecture, aux services qu'il vous propose dans cette lecture, dictionnaires, index, modes recherche, possibilité d'inclure les méta-données dans vos propres catalogues. C'est un autre métier. Vous intéresse-t-il ? Si c'est non, ce n'est pas si grave, d'autres se préparent à l'assumer.

Exemple : la complémentarité est un vecteur bien plus décisif que le portage.

Que de discussions sur le prix du fichier numérique comparé à celui du livre papier. Mais non, l'un ne va pas sans l'autre, ou bien l'un peut très bien aller sans l'autre – encore que l'évolution rapide se prononce pour la supériorité et la commodité de la bibliothèque numérique sur la bibliothèque papier, et lire au lit via un objet de 260 grammes que via le lourd livre papier. Mais si la capacité des éditeurs à s'imposer dans le numérique aura comme premier critère

la pertinence de *produits* élaborés en fonction de ces nouveaux modes de diffusion : édition simplifiée ePub pour le téléphone et la tablette, édition enrichie PDF pour la lecture écran sur poste fixe ou en bibliothèque, dossiers iconographiques, documents de recherche de l'auteur... Retraduction par Frédéric Boyer, l'an dernier, chez POL, de Saint-Augustin : on achète ce livre par plaisir, et par l'audace du travail. On a accès, quand on a passé ce contrat commercial avec l'éditeur, l'achat en librairie du livre, via la zone réservée de son site, à la version latine originale, aux traductions historiques du domaine public, à l'iconographie d'Augustin écrivant. Non, je rêve, dommage. Ce métier vous intéresse-t-il ? Si pas, rien de grave, d'autres s'y construisent.

*L'écrivain, l'auteur, le droit d'auteur : changer la donne des cartes.
Qui osera le premier passera devant.*

Quelle bizarrerie l'évolution aux États-Unis : amazon prend une place décisive dans la distribution, et c'est le site de l'auteur qui devient la médiation de son propre travail, via la rétribution «partenaire ». On passe directement du site de l'auteur à commande du livre. Beau cadeau pour nous, parce que les auteurs US font de leur blog la médiation du livre à vendre, et sont finalement bien moins créatifs que nos propres blogs. Mais, dans ce cas, rémunération

agrandie pour l'auteur, et travail de médiation pour son propre ouvrage à sa charge, immédiatement mesurable. L'éditeur disparaît en partie de la relation partenaire. Conséquence : amazon promulgue à égalité les livres sans éditeurs.

L'auteur gagne-t-il à éditer sans éditeur ?

Qui saurait répondre, puisque en partie les autres arts, musique, cinéma, commencent à se réorganiser selon ce schéma ?

Il y a deux volets : un volet de savoir faire technique, un volet de validation symbolique.

Pour le savoir faire technique, je regrette, mais je ne connais pas, ce jeudi 17 septembre à 9h35, d'éditeur classique ayant vraiment commencé à réfléchir sur l'ergonomie de la lecture écran. Pas les créateurs de livres techniques, d'encyclopédies, de guides de voyage. Mais la préparation éditoriale d'un ouvrage numérique c'est une réflexion de détail, un artisanat qui est exactement dans la tradition du livre papier : le blanc, les marges, les belles pages, la navigation interne, l'oeil de la lettre, vous savez bien que c'est un travail d'artiste, de coup d'oeil, de jauge bâtarde. Qu'est-ce qui fait l'élégance d'un livre ? Mais lesquels d'entre vous ont déjà confié à leurs typographes-maquettistes assez de temps pour explorer ce qu'il en est de la lecture numérique ?

La proportion hauteur/largeur de la page, sur écran, vous en pensez quoi ? Laisser une page blanche entre la table des matières et l'ouverture chapitre, vous dites oui si c'est papier, mais sur écran ? L'utilisation d'un manuel scolaire, c'est basé sur la double page – lorsqu'on compose un livre papier, même narratif, on pense autant la page que la double page : sur écran, vous imposez une lecture deux pages par deux pages en mode paysage, vous avez fait les essais ? Depuis l'apparition de l'imprimerie moderne, on laisse un peu plus de blanc à gauche qu'à droite, et un peu plus de marge en haut qu'en bas : tiens, juste selon le sens de la lecture linéaire, de gauche à droite et de haut en bas (principe qui a mis bien longtemps à s'instituer, vous le savez, dans le passage du volumen au codex)... Dans le numérique, ça compte aussi, cette asymétrie des blancs ?

Et regardez, vos collègues français, le temps qu'ils passent en discussion sur les drm. Ah, mon best-seller, s'il est piraté... Si quelqu'un d'entre vous tient le pari, je ne connais pas de drm qu'on ne puisse pas volatiliser en moins de 8 minutes. Mais si le fichier ne quitte pas votre serveur ? Si ce qu'on appelle ergonomie écran, on l'optimise pour que ce soit chez vous, directement sur votre serveur, que le lecteur vienne bénéficier de son livre, même s'il est sur son iPhone, ou sur son Kindle, ou dans sa bibliothèque de quartier ou

d'université, ou depuis son ordinateur familial ou portable, via son abonnement de lecteur au bouquet de son fournisseur Internet, de tel groupe de presse, ou cette bibliothèque ? Déplorez, éditeurs, l'écroulement d'un monde, si vous ne proposez pas de vous-même des solutions commerciales liés à ces usages naissants : désolé, mais le citoyen d'aujourd'hui préfère se choisir son nouvel ordinateur portable, là où il aura ses photos, sa correspondance, et même son compte en banque – le numérique est devenue l'instance matérielle de plaisir, voire de repère social, sur quoi s'est fondé le développement de l'édition dans nos vieilles sociétés... Quels sont les lieux stratégiques, pour nous qui nous servons du web : les parcs de liens que cultive chacun, les univers de liens partageables et indexables comme delicio.us ou zotero...

Et le volet de validation symbolique : le livre paraît «chez» un éditeur. Tel éditeur publie «ce» livre. Vous déterminez un caractère particulier du livre, qui vaut bien plus que les «métadonnées» qu'on y accroche. Cette validation n'est pas un processus qui naît de rien : on le construit par une confiance, une signature, mais on le construit par un usage social accumulé ou cristallisé dans la diffusion de vos livres. Cette signature-là, qui promulgue qu'un livre «vaut» non pas seulement en tant que texte plus auteur, mais dans

une relation texte-auteur-éditeur, elle s'établit désormais en partie via Internet. En choisissant que votre activité réseau ne soit pas seulement la matière froide d'un catalogue, vous bâtirez autour de vos livres ce qui les définit comme communauté : la part symbolique qui permet au catalogue de rester vivant se gagne pied à pied comme vous savez le faire sur le terrain, mais ce terrain mélange à égalité la présence numérique et la présence matérielle.

Mais côté auteur, changement définitif de paradigme : urgence, être propriétaire de son identité numérique. Un domaine à son nom, qui vous placera dans les requêtes Google avant les articles de presse qui vous débinent, coût 6 dollars environ – il est encore des auteurs qui imaginent que c'est le boulot de leur éditeur, de s'en charger. Changement de paradigme : ce qu'on installe en ligne n'est pas la médiation du livre, c'est son atelier. C'est notre journal de créateur. Pas un journal (celui de Kafka), pas une correspondance (Rilke, Flaubert, Lowry parmi tant d'autres) qui ne soient pas traces de l'expérience individuelle et quotidienne du monde, des lectures, des opinions et débats, comme la trace des activités professionnelles – que fait-on d'autre sur un blog ? Ce qu'on met en ligne : le chantier, la récurrence, les images. Ce qu'on met en ligne : oui, résolument, ce qui autrefois aurait été considéré comme relevant du *droit d'auteur*.

teur. C'est parce que nous installons notre atelier à ciel ouvert, que nous jouerons notre survie. Ce que nous commercialisons, et qui est notre rémunération d'artiste (qu'on ne pousse pas les hauts cris : combien d'écrivains pour vivre uniquement de leurs droits d'auteur, aujourd'hui ?), a comme base de départ l'accès librement consenti à une part décisive de notre travail de création. Pareil : auteurs qui n'êtes pas d'accord, aucune injonction, aucun conseil ni avertissement. Dans votre grande masse, amis auteurs, vous vous en tenez au schéma qui était principal lorsque nous avons commencé de lire, commencé d'écrire : rien de grave. Mais il se pourrait bien qu'une génération arrivante supplanterait simplement une génération qui, pourtant, n'était pas au bout de son travail. Le pacte d'un éditeur change : leur relation n'est plus la même, dans l'édition du service qu'ils vont élaborer ensemble, validation matérielle (ergonomie, diffusion) autant que symbolique (repère et valorisation), à quoi l'auteur ne saurait répondre seul, mais dans lequel pacte son rôle ne sera plus déléguable au service dit « presse » de l'éditeur. Ces questions, qu'on m'en excuse, me passionnent autrement plus, me semblent de bien autre conséquence que de sauver en l'état un système de droits d'auteur inventé dans une configuration historique bien précise, et très différente.

Avancer dans l'imprédictible : les fausses pistes.

Nulle vérité dont l'un d'entre nous soit dépositaire. Juste beaucoup de doutes, beaucoup d'excès. Pas possible d'avancer sans excès : les impasses seules débusquent les murs.

Repenser à toutes ces fois où on s'est trompé. Se souvenir du CD-Rom. Une si belle invention, et si vite oubliée.

La liaison haut-débit : qui aurait pensé que les vieux fils de cuivre du téléphone pouvaient nous servir pour Internet ? Et tout d'un coup on feuillette le journal à même allure qu'on feuilletait le journal papier.

L'individualisation des postes de PAO : à partir de 1996, on confie la préparation d'ouvrage à des maquettistes-correcteurs-typographes travaillant en free-lance, ça fait des économies. En 2004, on s'aperçoit soudain qu'en tant qu'éditeur on dispose d'un côté du manuscrit non corrigé de l'auteur, d'un autre côté d'un PDF non transformable et réutilisable dans le contexte numérique.

Les tablettes de lecture : ont-elles un avenir ? Il reste des tas d'appareils dits «dédicés », qui ne servent qu'à une seule fonction. On ne demande pas à un téléphone portable de faire des photos de mode, ni qu'on s'en serve pour tourner un long métrage. Mais dans notre relation au texte Internet, si notre posture de lecteur a changé, qu'on souhaite

partager, passer d'un monde à un autre, disposer d'une accumulation de livres dans un appareil qui nous les présente comme une page de livre, si élégants qu'ils soient, avec prise de notes et extraits : c'est le combat pour la lecture avec lequel il faudrait renouer à cet endroit-là. Mais si cet endroit est désert, pas besoin qu'on s'y acharne.

Pendant que nous nous interrogeons sur cet objet matériel auquel nous devons tout de nous-mêmes, le livre, nos « journées de lecture », nos rêves, nos voyages intérieurs, les géants combattent ailleurs : le « navigateur », par exemple, cette interface entre la machine et l'immensité du réseau. Il s'enrichit de fonctions de recherche, de stockage, d'outils en ligne qui remplacent vos applications. Il permet de visualiser, feuilleter, grossir. Explorer est en perte de vitesse, mais 60% des utilisateurs n'ont pas compris qu'Explorer leur était une gêne. Google même est à la peine, avec son navigateur Chrome qui devait tout faire. Face Book tente de devenir non plus une adresse Internet, mais l'interface elle-même. Le combat qui concerne nos ressources, ce que nous concevons avec nos traditions de typo, notre savoir de la lecture dense, est-ce qu'on se préoccupe assez d'en mesurer de les faire naître directement dans l'interface navigation, et d'y trouver aussi rémunération ? Avez-vous signalé à vos structures l'importance d'une veille sur le navigateur

en tant que lecteur ? Pratiquez-vous cette veille vous-même ?

Le livre était un outil fantastique parce que portable : aujourd’hui, c’est la lecture qu’on «porte». On lit avec confort le livre papier chez soi, mais pourquoi ne pas en disposer dans son lecteur lorsqu’on veut en retrouver un passage, lors des vacances suivantes ? Et si on est dans le bus, le métro ou le train, pourquoi ne pas continuer le chapitre en cours directement sur son téléphone ? Alors les tentatives de faire choisir le lecteur entre version numérique et version papier est une impasse : ce que peuvent proposer les éditeurs, c’est un ensemble où on valorise la «relation» au livre : l’objet artisanal, les ressources supplémentaires à explorer chez soi, les annotations et le mode recherche. Techniquement, quoi de plus simple : vous passez à la caisse de la librairie, ou vous cochez la case «supplément numérique» sur amazon, et le code barre imprimera automatiquement sur le ticket de caisse le mot de passe pour accéder aux ressources numériques...

Finir par deux admonestations, amicales admonestations.

Un monde s’écroule. Un monde ne s’écroule pas.

Les mutations du livre sont terriblement brutales et terriblement lentes.

Les recompositions internes du monde de l'édition, concentration, déplacements du catalogue vers les livres à rotation rapide, bi-polarisation qui grandit entre les vaisseaux du marketing industriel et les éditeurs artisans, sont bien plus brutales que ce qui se passe côté numérique.

Un monde ne s'écroule pas : les chiffres sont globalement stables. Mais les étudiants ne lisent plus de la même façon, les enseignants ne forment plus avec les mêmes outils. Notre culture ne s'établit plus depuis les mêmes territoires, avec les mêmes outils de permanence, en admettant que jamais ils aient pu être stables. On peut choisir de s'établir ici, renforcer le caractère artisanal, ou au contraire la carte loisir. On peut se prémunir d'une identité forte pour contraindre le lecteur à venir son propre terrain d'objets et de supports. Rien ne sera que par votre choix.

La première admonestation, alors: l'urgence de relire l'histoire globale du livre, de ses mutations dans les âges, de la tablette au papyrus, du papyrus au vélin, du vélin au papier, et de ce qui se greffe là autour d'industrie, de diffusion, comme aussi bien de contenus – qui n'ont jamais été indépendants de ces formes.

Internet est la superposition de deux histoires : une histoire très brève, mais histoire quand même, son propre développement, ses propres usages. Appréhender le «nou-

veau » dans cette histoire de trois décennies, c'est déjà quitter la peur de l'instant. Mais une histoire de bien longue cadence : la chance d'un nombre restreint de mutations aussi décisives que l'actuelle. Ne faites pas l'économie de cette relecture : une réinvention ne peut naître qu'en l'enracinant dans ce terreau de fissures et ruptures.

La seconde admonestation : mettre les mains à la pâte, expression qui valait déjà dans «battre comme papyrus » des Romains : expérimenter. Vous n'avez rien à perdre. Ne pas dépenser des milliers d'euros à des réfections de site (j'en aurais de belles à vous raconter), mais prendre trois-quarts d'heure chez soi, le soir, pour se mouiller dans un petit wordpress qui soit le journal web 2.0 de votre activité, et le germe prendra. Rien à perdre : les modèles actuels, livre numérique vendu le prix du livre papier, personne n'a de l'avance. Alors bricolez. Rappelez-vous ce qui vous a conduit à ce métier : apprenez la Sony, portez-y les textes de vos auteurs. Prenez ce qui dort dans votre stock, et proposez à une bibliothèque d'expérimenter ce qu'on peut en faire avec des étudiants.

Apprenez la triche avec Google, comment imposer son page rank, ses mots-clés, prenez le temps d'aller lire les blogs de leurs ingénieurs...

Il n'y a pas un combat de géants, ni le combat d'un nain contre un géant. Il y a l'ombre des grands géants qui se battent : on peut toujours leur monter sur l'épaule. Et leur mordre l'oreille.

MISE EN LIGNE INITIALE SUR TIERS LIVRE
LE 17 SEPTEMBRE 2009